

# Souvenirs d'enfance

Par Jean-Louis GAZAIX

Dans les textes qui suivent, je retranscris des souvenirs que m'ont légué mes parents. Ils s'intitulent souvenirs d'enfance mais ce ne sont pas que les miens. Ce sont les anecdotes de toute une famille.

Je vous les livre ainsi pour que la mémoire perdure et vous offrir je l'espère quelques instants de plaisir.

## Doux Rêveur

Tony Madoeuf est mon grand père maternel né le 18 octobre 1884.

Orphelin à l'âge de 3 ans, cet enfant de l'assistance publique a tout d'abord été placé à la ferme, autant dire réduit en esclavage, pour devenir par la suite de la chaire à canon et finir comme bétail au service du capital et de la fortune de ceux qui avaient plus de chance que lui.

Presque illettré, simple, bon et doux, c'est un être qui ne désire que le bonheur du monde. Il aime les fleurs des champs, se promener dans la campagne, rire, chanter et il danse très bien notamment la valse musette. C'est un libertaire de tout premier ordre et les traces de son mode de pensée sont encore présentes dans notre famille, sur son poignet droit trois points sont tatoués et au dessus il est écrit "ni dieu ni maître".

Il est marié et a deux enfants, lorsque la guerre éclate en 1914. Bien que les libertaires se soient vigoureusement insurgés contre la montée du totalitarisme de ce début de siècle, il n'a d'autre choix que de partir là où on l'enverra. C'est sur le champ dit du Chemin des Dames qu'il est affecté. Les conditions sont épouvantables. C'est une guerre cynique où des hommes se font tuer au front pendant que ceux qui l'ont commanditée se gavent dans les salons chauds et douilletts.

C'est en 1917, après les rudes affrontements du Chemin des Dames, que la pression déjà fortement présente parmi les soldats fait exploser spontanément le couvercle. On va parler des mutineries du printemps 1917. Plus de 40 000 soldats se sentant pris au piège des balles allemandes d'un côté et celles des officiers derrière, s'insurgent. Deux milles soldats du 310<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie convergent vers Paris, mais seront stoppés en route par des régiments de cavalerie à qui ils rendront les armes sans combattre.

Ma grand-mère, Antoinette, est une femme de fort caractère et très instruite. Ne voulant pas risquer de perdre son mari qu'elle sait suffisamment rêveur et révolté pour suivre le mouvement, elle, décide d'intervenir. Ils habitent en région parisienne à l'époque et elle va remuer ciel et terre. Elle va faire valoir tous les éléments lui permettant de dénouer la situation. De ministère en ministère elle finira par obtenir son rapatriement à l'arrière comme travailleur dans une manufacture pour cause de soutien de famille.

Quinze jours se sont écoulés et nous voilà en juin 1917. Un important mouvement de grève secoue alors les usines. Les ouvriers à leur tour se soulèvent réclamant que cesse l'hémorragie de l'envoi des jeunes ouvriers au front.

Ce qui devait arriver ne manqua pas. Tony, notre rêveur au grand cœur, connaissant la triste vérité de cette guerre ne résiste pas à l'appel et se retrouve donc, place de la Concorde, devant le palais du parlement à manifester avec quelques milliers d'autres travailleurs. La garde donne l'assaut et disperse violemment les révoltés. La police avait infiltré les manifestants, comme elle l'avait fait au front avec les mutins. Tony est reconnu et désigné.

Antoinette était dans une rage folle, mais ne pu rien faire. Mon grand père retourna donc finir cette guerre au Chemin des Dames qu'il n'aura quitté qu'une quinzaine de jours.

Par chance il est revenu vivant de cette ignominie.

Il vivra suffisamment longtemps pour endurer encore la suivante et s'éteindre au tout début des années soixante. Suffisamment pour que j'ai la chance de me souvenir de sa gentillesse et de son doux regard bleu.

## Petit Louis

Le jeudi 20 mars 1924 à Alès dans le département du Gard naît Hubert, Joseph, Gazaix, fils de Henri Gazaix et Irma Brély, Hubert sera mon Papa, il a un grand frère, Louis.

En 1941 les dés sont jetés et la France défaite se livre en vassal servile de l'Allemagne du Reich triomphant. Le grand frère de Papa, Louis, a rejoint la résistance. La milice et la gestapo débarquent au domicile de mon grand père à la recherche de Louis. Devant les menaces et ne ressentant rien de bon quant à la suite des événements, Hubert rejoint son frère dans les FTP. Papa a 17 ans.

Mon Grand-Père, Francs Maçon n'est pas des plus rassuré quant à la tournure des choses. Les armes s'entassent dessous les lits et dans les tombes au cimetière. Il y a de l'agitation et les risques augmentent.

Le 4 septembre 1942, Laval crée la loi relative à l'utilisation et l'orientation de la main d'œuvre, pour satisfaire la demande de la part du Reich de 250 000 travailleurs.

Louis Grizel alias 'Petit Louis', le jeune cousin d'Hubert et Louis, est convoqué au bureau du service du travail. Il se présente à l'entrée de la grande salle d'attente, où les travailleurs, bien sagement en file indienne, attendent de recevoir la sanction de leur affectation, après avoir présenté leur feuille de convocation au planton.

Mon Père arrivant du maquis demandât à la famille où était son cousin et on lui indiquât qu'il avait été convoqué au bureau du service du travail et qu'il s'y était rendu. Son sang ne faisant qu'un tour, Hubert se précipitât alors à son tour au bureau du travail.

Il y avait là une telle pagaille que personne ne fit attention à lui. Des jeunes travailleurs français d'une vingtaine d'année remplissaient la place. Il aperçoit Petit Louis, le saisi par le bras, et lui dit : "fait semblant d'avoir envie de vomir" et ils se dirigèrent vers les toilettes.

Un milicien compatissant lui désignât une porte au fond de la pièce. Arrivé dans le local, Hubert, connaissant déjà les lieux pour y avoir déjà faussé la compagnie des allemands, ouvrit la fenêtre qui donne sur une petite cour déserte, Ils franchirent le cadre de l'ouverture, sautèrent et sans se retourner s'enfuirent le plus vite possible.

De retour à la maison il n'est pas possible que Petit Louis reste là. Deux garçons dans le maquis, la gestapo qui risque d'avoir trop de flair et maintenant Petit Louis en fuite. Il est donc décidé que ce dernier ira dans la propriété de famille située à Alès en zone libre.

Tous les membres de la famille travaillant pour la SNCF, ils ne payaient pas le train et disposaient en permanence de tickets kilométriques.

Le lendemain Hubert, Petit Louis et Raymonde (qui avait 16 ans à l'époque et allait devenir ma maman bien plus tard) prennent le train en jouant le rôle d'un groupe de copains dont deux amoureux, qui se rendaient en zone libre pour le plaisir de voyager. Comme les costumes de l'époque étaient très prêts du corps et cintrés il n'était pas possible de ranger discrètement le 7,65 automatique de mon père. C'est donc dans le petit sac à main de Raymonde que le revolver fut rangé, ainsi il pouvait être serré en permanence entre eux deux quand ils marchaient en se tenant par le bras, le poids de l'engin dans le sac pouvant paraître suspect.

Maman me racontât tant de fois les regards des agents de la gestapo ou de la milice aux portillons à la sortie des gares ou en visite dans les couloirs du train. Cent fois l'impression que cette fois quelque chose allait se passer mal. Et puis finalement ils passèrent en zone libre et installèrent Petit Louis pour une cure de jouvence à l'Aurieux, la ferme séculaire familiale.

## Pylône

Les ateliers d'Oullins servent beaucoup plus à la production de têtes d'obus et de pièces pour Messerschmitt et Junker, fabricants notamment des fameux Stuka de triste mémoire, qu'à la réparation des machines ferroviaires. C'est la caractéristique stratégique de ces ateliers et du triage qui lui est associé qui vaudront à cette partie de Lyon d'être très grassement l'objet d'attentats et de bombardements de tous poils. Il y a des périodes où il vaut mieux aller habiter loin des cités laborieuses.

Il est évident alors que le groupe de résistants auquel appartenaient Hubert et Louis se soit intéressé de près à l'activité subversive des dits ateliers. Ils avaient remarqué que les ateliers dépendaient de l'alimentation en électricité venant par une ligne à haute tension d'un barrage en aval du Rhône.

On connaît tous ces lignes hautes tension supportées par des pylônes en treillis de poutrelles métalliques posés sur quatre pieds, avec à leur tête deux bras ou plus supportant les câbles électriques.

Ils choisissent de cibler un de ces pylônes et de le détruire pour freiner la production.

L'objet est situé sur la commune de Pierre Bénite, réputée à l'époque pour ses salades. Ce petit village agricole à l'époque, est au bord du Rhône et dispose d'un grand espace maraîcher. L'objet visé est en surplomb de grands champs le long de la route qui relie Oullins à Pierre Bénite. A cette époque ce lieu est désert, hors agglomération, peu éclairé, et surtout un maillage important de petites ruelles sillonnant entre de grands murs de pisé permettent une retraite rapide et discrète. De là on remonte la colline vers Oullins puis ce sont les monts du lyonnais.

Un soir, tard, à la faveur d'une nuit bien sombre, un groupe est déposé par une voiture à quelques rues de là. Les trois hommes approchent discrètement de l'objectif et se terrent là.

Ils attendent patiemment que la patrouille passe et s'éloigne. Personne n'aura ensuite la très mauvaise idée de circuler et la patrouille ne repassera que dans plus d'une heure.

La voici, ils retiennent leur souffle, les bottes martèlent l'asphalte, un ou deux ordres sont aboyés, puis la douce mélodie du pas de l'oie s'éloigne dans la nuit.

Un homme fait le guet, les deux autres placent les charges. Des explosifs qu'ils attachent aux pieds du pylône. Ils ont de la dynamite en suffisance et ne voulant pas rater leur coup n'hésitent pas à mettre ce qu'il faut à chaque pied. Devant se cacher pour agir et les charges ne devant pas être décelées, c'est à genoux qu'ils opèrent et placent donc les charges à hauteur de leurs épaules, en arrière de la poutrelle extérieure à chaque angle. Le travail terminé ils fixent les cordons Bickford qu'ils déroulent derrière eux. Aucun incident n'est survenu.

L'instant est décisif, ils boutent le feu aux cordons et partent sans demander leur reste. Ils observent de loin. La nuit est déchirée dans un tonnerre d'enfer. La déflagration est immense les quatre charges explosent en même temps et éclairent la nuit d'un flash jaune orangé. L'explosion est si forte qu'elle en réveille toute la population lyonnaise qui se demande bien ce qui peut se passer. La voiture démarre en flèche dans la ruelle et s'évanouie dans la nuit. Derrière elle, un épais nuage de fumée cache encore le résultat.

Les quatre charges ont explosé en même temps, placées à l'intérieur du treillis et maintenu par un ruban adhésif incapable de maintenir le souffle. La déflagration a cisailé l'ensemble des poutrelles de chaque pied à la même hauteur et cela sur les quatre pieds en même temps. Ce poteau étant aligné sur celui qui le précède et celui qui le suit, le poids des câbles a maintenu l'édifice en position strictement verticale et celui-ci c'est tout simplement posé sur son socle, avec un mètre de moins en hauteur.

Dès le lendemain les allemands ont fait renforcer la structure avec du béton coulé directement autour de chaque pied, et les ateliers n'ont même pas eu dix minutes d'arrêt de production.

Le coup était raté, d'autant que la surveillance de la ligne a été accrue et le coup ne pouvait pas être répétable.

Papa a appris que pour être efficace il fallait cisailer qu'un seul coté, pour créer un déséquilibre et placer la charge de préférence le plus bas possible et non en hauteur dans une structure aérée.

Ce pylône je l'ai vu toute ma petite enfance et encore assez longtemps après. La ligne haute tension devenue gênante en milieu urbain a été supprimée dans la fin des années 70.  
Le pylône était toujours là.

©Jean-Louis GAZAIX 2009